Zeitschrift: Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA

Herausgeber: Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée

Band: - (2017)

Heft: 105: Comment les apprenants s'approprient-ils la morphologie verbale du français?

Artikel: Le développement des formes dans les contextes de l'infinitif par des apprenants suédophones du français L2

Autor: Thomas, Anita

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-978713

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le développement des formes dans les contextes de l'infinitif par des apprenants suédophones du français L2

Anita THOMAS
Université de Fribourg/Freiburg
Domaine Plurilinguisme et Didactique des Langues Étrangères
Français Langue Étrangère
Rue de Rome 1, 1700 Fribourg, Suisse
anita.thomas@unifr.ch

The aim of this study is to explore the development of the infinitive as a form and as a context in written and spoken production in L2 learners of French. Probably because one tends to conclude that this form is mastered from very early on, given its overuse in present tense contexts, the development of the infinitive has received little attention in the literature. However, the frequency of use of a specific form does not entail success in form-function mapping. In this study, the infinitive will be examined in contexts for such a form after a (semi-auxiliary) verb and within an adverbial phrase. The overuse of the infinitive in present tense will also be analysed. The analysis is based on 73 written and 33 oral L2 productions from two corpora with Swedish high-school learners of French at beginner to intermediate levels and from two control groups of ten native speakers of French. The results show differences in written versus spoken production and suggest that variation and frequency of forms influence the production in the contexts for the infinitive.

Keywords
infinitive, form-function mapping, morpho-syntactic development, finiteness, French L2, second language acquisition

1. Introduction

Le développement de l'infinitif comme forme attendue dans les contextes requérant un infinitif, *elle veut écrire, pour lire* (dorénavant "contexte pour un infinitif") a reçu peu d'attention dans la littérature sur l'acquisition du français L2 (Ayoun 2013: 197). Etant donné que de nombreux apprenants débutants ont tendance à sur-utiliser cette forme, en particulier dans les contextes pour une forme du présent (*je faire du ski*) (Perdue 1993; Prévost & White 2000; Herschensohn 2001), on considère peut-être qu'il s'agit d'une forme acquise facilement. Pourtant le défi de l'apprentissage d'une langue seconde n'est pas seulement de connaître les différentes formes d'un paradigme morphologique donné, mais surtout de réussir la combinaison entre forme morphologique et contexte syntaxique/textuel (*form-function mapping* Ellis & Collins 2009).

L'objectif de la présente étude est ainsi d'explorer le développement de la production de la forme de l'infinitif dans le sens de l'augmentation des occurrences de celle-ci dans les contextes pour une telle forme (après un verbe, dans le cadre d'un complément circonstanciel) et sa diminution directement

© 2017 Centre de linguistique appliquée
Université de Neuchâtel

après un sujet dans deux corpus, écrit et oral, d'apprenants adultes suédophones du français L2 de niveaux débutant à intermédiaire.

2. L'infinitif selon la grammaire et en français L2

2.1 L'infinitif en français et en suédois

L'infinitif est une forme centrale dans la langue française puisqu'elle sert à la fois "d'entrée des verbes dans les dictionnaires" (Riegel et al. 2009: 580) et de forme de base au classement des verbes (idem). L'infinitif est une forme invariable, composée d'un radical auquel s'ajoute une marque de l'infinitif comme dans *parl-er, fini-r, vend-re*. Ces marques sont nombreuses et variées à l'écrit, alors qu'elles sont au nombre de deux à l'oral: [e] pour les verbes réguliers en *–er* et [R] pour les autres verbes (Riegel et al. 2009: 446).

L'infinitif est souvent utilisé en corrélation avec un semi-auxiliaire. Riegel et al. (2009: 451-454) distinguent trois groupes de semi-auxiliaires: les auxiliaires d'aspect *aller, commencer à…*, les auxiliaires modaux *pouvoir, devoir, sembler…* et les auxiliaires causatifs *faire* et *laisser*. Dans la configuration avec un semi-auxiliaire, "l'infinitif porte l'essentiel de la signification (état ou processus) et possède les propriétés du verbe; c'est lui qui opère notamment la sélection du sujet et des compléments: *Et le chien se mit à* tourner *autour de la pièce* (Maupassant)" (Riegel et al. 2009: 583 – leur soulignement). Le degré de sens lexical des semi-auxiliaires peut néanmoins varier d'un verbe à l'autre, certains ressemblant à "un verbe ordinaire" (Riegel et al. 2009: 451).

L'infinitif prend parfois la fonction de complément. Il est alors inséré dans un syntagme à fonction nominale. Il peut être le complément d'un autre verbe (*elle désire vous connaître*), d'un nom (*le désir de voyager*), d'un adjectif (*incapables de bouger*), etc. (Riegel et al. 2009: 586). Ces structures de l'infinitif sont comparables à des subordonnées circonstancielles ou complétives (Riegel et al. 2009: 587).

Syntaxiquement, l'infinitif peut avoir le rôle de sujet comme dans *écrire cet article est amusant* (exemple inventé), mais il est le plus souvent complément direct (*j'ai oublié de fermer*, *Cyril a appris à danser,* Wall et al. 1999: 227 et 230), le verbe d'une proposition complétive ou d'une subordonnée circonstancielle.

L'infinitif est le plus souvent produit en relation avec un verbe ou un syntagme qui le précèdent, mais il est parfois utilisé seul, dans une phrase indépendante, par exemple dans une recette (*Battre les œufs en neige*), pour un conseil (*Ralentir*) ou encore dans une check-list (*Acheter du sucre*) (Riegel et al. 2009: 581-583). L'infinitif est également seul lorsqu'il est sujet (*faire du yoga prend du temps*) ou attribut du sujet quand le sujet est un infinitif (*vouloir c'est pouvoir*) (Riegel et al. 2009: 585).

La tâche de l'apprenant du français est de savoir quand l'infinitif est utilisé seul, quand il est précédé de *de* ou de *à* ou encore, dans le cas des subordonnées

circonstancielles, quand il est introduit par une préposition (*pour*) ou par une locution prépositionnelle (*de peur de*). Les emplois de *à* et *de* sont particulièrement difficiles, ces mots ayant parfois la fonction de préposition et parfois de marqueur de l'infinitif. En outre, la préposition fait parfois partie du verbe introducteur (*parler de partir en vacances, parler de qc* – exemple inventé) et parfois elle introduit l'infinitif comme objet indirect (*J'ai chargé mon mari de faire la vaisselle,* Riegel et al. 2009: 833). Bref, les règles syntaxiques concernant l'infinitif sont plus complexes qu'on ne pourrait le croire. Les grammaires du français présentent ainsi de longues listes de verbes avec leur construction verbale que les apprenants sont encouragés à apprendre par cœur. La présente étude se limitera à l'examen des formes verbales produites dans différents contextes pour un infinitif, laissant de côté les prépositions et les marqueurs de l'infinitif.

D'un point de vue contrastif, on peut dire que le français et le suédois se ressemblent au niveau de l'éventail des constructions demandant un infinitif, mais sans correspondance exacte. Les différences les plus importantes se situent au niveau morphologique et lexical. En français, la forme qui sert de base à la construction des formes des verbes réguliers est morphologiquement proche de la forme du présent singulier (par exemple *parl- parle*). Ainsi la forme de l'infinitif est plus 'longue' que celle du présent (Bartning & Schlyter 2004). En suédois par contre, la forme de base est le plus souvent similaire à la forme de l'infinitif, ce qui en fait une forme 'courte' comparé aux autres formes du paradigme, comme illustré ci-après avec une conjugaison régulière, même si la distinction entre l'infinitif et les autres formes est parfois réduite à l'oral. En outre, contrairement au français, le [R] final est associé à la forme du présent en suédois.

- infinitif: *prata* 'parler'
- présent (une seule forme pour toutes les personnes): *prata-r* 'parle'
- imparfait: *prata-de* 'parlais'
- participe passé: *prata-t* 'parlé'

Au niveau lexical, le français et le suédois ont chacun des semi-auxiliaires spécifiques sans correspondance directe dans l'autre langue: par exemple le verbe suédois böra correspond à peu près à devoir, et skola approximativement au shall anglais; le verbe français falloir n'a pas de traduction directe en suédois.

En suédois, les deux temps verbaux du futur sont construits avec un verbe semi-auxiliaire. La construction syntaxique ressemble au futur périphrastique du français dans la mesure où elle implique un verbe auxiliaire suivi de l'infinitif. En suédois on doit cependant choisir un auxiliaire différent selon que l'événement à venir est lié à une forme de contrainte ou de volonté du sujet (*skall*) ou pas (*kommer att*) (Lindholm 1997: 163-164).

En somme, la principale différence entre le suédois et le français réside dans la forme même de l'infinitif comparé aux autres formes alors que son emploi syntaxique est similaire.

2.2 Études antérieures sur le développement de l'infinitif en français L2

Les études sur l'acquisition des langues secondes ont montré que la langue des apprenants était caractérisée par la variation (Bartning & Schlyter 2004; Prévost 2009, Thomas 2009): les apprenants produisent à la fois des formes correctes et des formes incorrectes pour une même fonction donnée. Le développement d'un phénomène grammatical dans le temps est ensuite caractérisé par une baisse du pourcentage de formes incorrectes. Les études sur l'acquisition du français L2 se sont surtout intéressées à la production erronée de l'infinitif dans les contextes pour une forme du présent (*je parl[e], je faire*…) (Prévost & White 2000; Prévost 2009) laissant de côté la variation que l'on peut trouver dans les contextes pour un infinitif. La proportion d'infinitifs dans les contextes pour une forme du présent varie selon les études. Depuis les travaux effectués dans le cadre de la *Missing Surface Inflection Hypothesis*, selon laquelle les formes et la syntaxe des apprenants L2 sont deux phénomènes séparés, la plupart des chercheurs semblent s'accorder sur le fait que cette erreur est une erreur de surface typique des apprenants débutants et que l'infinitif dans un contexte pour la forme du présent correspond à une forme par défaut (idem). En d'autres termes, la production des apprenants ne présente pas de déficit au niveau syntaxique mais la production des formes attendues est parfois incorrecte.

Une des raisons pour lesquelles on trouve peu de données sur le développement de la forme de l'infinitif est que cette forme est souvent la forme donnée dans les tests. Ayoun (2013) par exemple ne présente pas les occurrences de l'infinitif produit correctement dans les résultats, ni dans les tâches de conjugaison, dans lesquelles l'infinitif avait probablement été donné, ni dans les tâches de productions plus libres (voir par exemple page 106ss). Ainsi, seul le nombre d'utilisations incorrectes de l'infinitif est rapporté, donc celui de la sur-utilisation de cette forme dans d'autres contextes syntaxiques. L'absence de données sur la production des formes dans les contextes pour un infinitif donne l'impression que ces contextes sont toujours produits correctement.

Le contexte pour un infinitif ne pose en effet aucun problème dans de nombreuses études. Dans Prévost & White (2000) par exemple, les deux apprenants arabophones Abdelmalek et Zhara du corpus ESF produisent moins de 6% de formes finies (conjuguées) en contexte non-fini – infinitif ou participe passé – (Abdelmalek 5.8% et Zhara 1.3%). Dans Herschensohn (2001), la production incorrecte dans les contextes pour un infinitif est rapportée avec d'autres erreurs telles que le choix de l'auxiliaire au passé composé ou l'utilisation du présent pour le participe passé. Les deux lycéennes anglophones de son étude, ne produisent en effet que deux occurrences incorrectes dans un

contexte pour l'infinitif (*j'aime fait* et *je vais sui* au lieu de *suivre*). De même dans Arteaga-Capen & Herschensohn (2007), l'apprenant anglophone Max, qui a commencé à apprendre le français à l'âge de 48 ans, produit tous les contextes obligatoires pour un infinitif (une cinquantaine de contextes dans chacun des trois enregistrements) sans aucune erreur. Mais cet apprenant ne fait pratiquement pas d'erreurs non plus dans les contextes exigeant une forme finie, ce qui indique une probable maîtrise de la morphologie verbale du français dès le premier enregistrement.

Prévost (2009) présente les occurrences des formes finies et non-finies dans les contextes pour un infinitif en production orale dans une étude publiée en 2004. En ne tenant compte que des contextes *Prép+V, Mod+V* et *V+V* du tableau 11 dans Prévost (2009: 93), on constate que la proportion de formes finies à la place d'un infinitif s'élève à 41% pour les apprenants débutants, à 7% pour les intermédiaires et à 2% pour les apprenants les plus avancés. Le pourcentage d'erreurs est donc relativement élevé en début d'acquisition, mais décroît rapidement. Prévost suggère que ce type d'erreur est principalement le fait des apprenants ayant l'anglais comme L1, cette langue ne présentant pas de marque morphologique de surface pour l'infinitif à moins qu'il ne s'agisse d'une influence de la phonologie de la L1 (Prévost 2009: 94).

Dans une étude portant sur cinq lycéens adultes suédophones en production écrite, Gunnarsson (2006: 135) présente également les occurrences de formes finies dans les contextes pour un infinitif. Au total, la proportion de contextes pour un infinitif marqués correctement s'élève à 83% ce qui revient à environ 20% d'erreurs. Ce type d'erreur est ainsi plus important que celui de la production de l'infinitif dans les contextes pour une forme conjuguée (seulement 7% d'erreurs).

La variété de résultats obtenus pourrait s'expliquer par le niveau de français des apprenants. Selon Bartning & Schlyter les apprenants débutants utilisent des formes finies (conjuguées) et non-finies (infinitif et participe passé) dans les deux contextes correspondants et ce n'est qu'à partir d'un stade intermédiaire de développement du français "que les 'formes finies courtes' [du présent singulier] sont utilisées dans les contextes finis et les formes non-finies dans les contextes non-finis." Bartning & Schlyter (2004: 285).

Malheureusement, les rares études touchant au développement du futur en français L2 (Howard 2012; Ayoun 2013, 2014), ne présentent pas de chiffres sur les constructions avec l'infinitif, mais s'intéressent plutôt aux choix du temps verbal (futur simple, futur périphrastique, présent, etc.) qu'à sa morphologie. Bartning & Schlyter (2004: 287) proposent que les apprenants commencent par exprimer les contextes du futur et les contextes modal + infinitif par des formules quasi figées. Une utilisation plus productive des constructions avec l'infinitif n'apparaît, selon elles, qu'au stade intermédiaire.

En résumé, ce survol des études antérieures nous donne l'impression que la production des formes dans les contextes pour un infinitif pourrait se mettre en place assez rapidement mais pas forcément dès le début. Ces études ne nous disent pas par contre, si certaines constructions avec l'infinitif seraient plus faciles ou plus difficiles que d'autres, ni s'il y a une différence entre la production écrite et la production orale. Ces deux questions de recherche guideront l'examen des données pour cette étude.

3. Méthodologie

L'étude est basée sur les données de deux corpus d'apprenants du français L2, le corpus CEFLE (Ågren 2008, http://projekt.ht.lu.se/cefle) et le corpus Thomas (2009). Les données sont de type transversal, chaque apprenant n'ayant produit qu'un seul récit. Tous les apprenants sont des jeunes lycéens ayant le suédois comme L1, l'anglais comme L2 depuis l'âge de 10 ans et le français comme langue étrangère (L2) supplémentaire. Les apprenants se situent aux niveaux débutant (stade 1) à intermédiaire (stade 3) selon les stades de Bartning & Schlyter (2004). Tous les apprenants accomplissent la même tâche, à savoir raconter *Le voyage en Italie* (Ågren 2008) comme s'ils le racontaient à une personne qui ne voit pas les images. Les apprenants n'avaient aucune aide à leur disposition. La principale différence entre les deux corpus est le temps de production: 5-6 minutes en moyenne pour la production orale, 30-40 minutes pour la production écrite.

Tous les noms sont des pseudonymes. Pour le corpus écrit, la première lettre des prénoms correspond au stade de Bartning et Schlyter (2004) attribué à la production de l'apprenant (A = stade 1, etc. E = natifs).

À titre de comparaison, les données de 10 natifs de chaque corpus ont également été prises en comptes. Pour les natifs à l'écrit, les textes des 5 premières personnes de chaque sexe ont été retenus.

Le tableau 1 ci-dessous, présente le nombre de textes ou de transcriptions avec le nombre de mots pour chaque stade et les deux groupes de natifs. Trois textes, écrits sous forme de dialogues, ont été exclus de l'étude pour garder une certaine unité au niveau du genre textuel.

CORPUS	Production écrite (Ågren 2008)	Production orale (Thomas 2009)
Stade 1	15 textes (1920 mots)	9 transcriptions (640 mots)
Stade 2	29 textes (5685 mots)	14 transcriptions (1969 mots)
Stade 3	29 textes (7846 mots)	10 transcriptions (2218 mots)
Natifs	10 textes (12533 mots)	10 transcriptions (4025 mots)

Tableau 1: nombre de textes/transcriptions et nombre de mots par niveau de français

Les textes et transcriptions ont été codés manuellement. Pour le corpus oral, lorsqu'un verbe a été répété, seule la première forme a été prise en compte dans les calculs. Tous les contextes pour un infinitif ainsi que toutes les formes de l'infinitif produites ont été codés. Dans cette étude, une forme de l'infinitif correspond à une forme qui se termine par une marque de l'infinitif, même s'il ne s'agit pas de la marque attendue, comme par exemple *êter* à l'écrit. À l'oral, une forme verbale se terminant en [e] dans un contexte pour un infinitif a été considérée comme un infinitif. En revanche, toute forme ressemblant à un présent ou un participe passé, toujours dans les contextes pour un infinitif, a été considérée comme étant respectivement un présent ou un participe passé.

Dans cette étude exploratoire, l'analyse ne portera que sur trois contextes pour un infinitif. Celui après un semi-auxiliaire selon la liste présentée dans Riegel et al. (2009: 451-454), notamment *aller*[1], *commencer à/de, venir de, pouvoir, vouloir, faire*; celui où l'infinitif est complément d'un autre verbe introducteur comme *décider, parler, partir, voir* et finalement celui où l'infinitif fait partie d'un complément circonstanciel (de but) comme après *pour* (*elles vont à la plage pour bronzer*), *sans, afin de, au moment de*, etc.

Les 40 emplois de l'infinitif dans d'autres contextes comme après un verbe impersonnel (*il faut aller en Suède*), ou dans des expressions figées avec les verbes *être* et *avoir* ne seront pas examinées ici, faute de place, mais elles entrent dans les calculs de l'utilisation de l'infinitif comme forme (tableau 2).

Lorsque le contexte pour un infinitif est sous-entendu dans une série, il a à chaque fois été compté comme contexte (*pour rélaxer et se bronzer* = deux occurrences d'un infinitif comme complément circonstanciel). Dans les constructions avec plusieurs verbes, chaque contexte pour un infinitif a été compté; ainsi *veulent partir visiter* a été compté une fois comme une occurrence après un verbe semi-auxiliaire *veulent* <*partir*> et une fois comme un complément de verbe, *partir* <*visiter*>. Ces constructions sont surtout fréquentes chez les natifs.

La production ou non d'une préposition ou d'un marqueur de l'infinitif ne sera pas examinée dans cette étude. Ainsi l'absence de préposition là où elle serait attendue (*décident aller*), ou la production d'une préposition incorrecte (*décident pour prendre*) ont été ignorées. De même les erreurs lexicales ont été ignorées. Par exemple, les emplois de *devenir* pour *devoir* comme verbe introducteur de l'infinitif ont été classés selon le verbe visé (donc *devoir*).

Dans le but de rendre compte de l'utilisation correcte et incorrecte de la forme de l'infinitif, la production des formes de l'infinitif dans un contexte pour une

---

1 Seuls les natifs ont employé le verbe *aller* comme verbe auxiliaire et comme verbe de mouvement (*elles décident d'aller bronzer*). Pour cette raison, les deux emplois ont été regroupés dans les semi-auxiliaires.

forme du présent (*elles boire*) ont également été relevées. Ainsi l'analyse portera à la fois sur l'infinitif comme forme et comme contexte.

Au total 795 formes et contextes ont été trouvés dans les corpus. Six formes idiosyncratiques comprenant un infinitif mais difficiles à classer (par exemple *se manger*) ont été exclues des calculs.

4. Résultats

4.1 L'infinitif dans le contexte du présent

Le tableau 2 présente la production de la forme de l'infinitif dans les contextes pour une telle forme (correct) et la sur-utilisation de celle-ci dans les contextes pour une forme du présent (incorrect). Au total, pour les apprenants L2, l'infinitif a plus souvent été produit incorrectement (249/429 = 58% incorrect) que correctement. L'infinitif est surtout utilisé dans des contextes pour une forme du présent aux stades 1 et 2, et particulièrement fréquent en production orale. Au stade 3, en production écrite, le taux d'utilisation correcte de l'infinitif monte à 79% (121/154), alors qu'il reste à 33% (21/63) au même stade à l'oral. La différence entre les deux modes de production suggère que les apprenants du stade 3 savent faire la différence entre les deux contextes et les deux formes mais ont de la difficulté à les combiner correctement en production orale.

	Infinitif dans contexte infinitif					Infinitif dans contexte présent				Infinitif (forme)
Stade	Semi-aux+I	V+I	CC	Autres	∑Inf	*sujet+I	*et I	*I seul	∑*Inf	%correct
1 écrit	3	0	0	2	5	34	6	1	41	11%
2 écrit	22	1	4	1	28	43	5	0	48	37%
3 écrit	71	20	22	8	121	24	9	0	33	79%
Natifs écrit	*52*	*47*	*27*	*6*	*132*	*0*	*0*	*0*	*0*	*100%*
1 oral	1	0	0	0	1	11	3	6	20	5%
2 oral	2	1	0	1	4	47	17	1	65	6%
3 oral	17	0	2	2	21	38	3	1	42	33%
Natifs oral	*78*	*47*	*27*	*20*	*172*	*0*	*0*	*0*	*0*	*100%*

Légende: V: verbe; I: infinitif; V: verbe; CC: complément circonstanciel;

Tableau 2: Production de la forme de l'infinitif à l'écrit et à l'oral selon le niveau de français

L'emploi incorrect de l'infinitif (**sujet+I*, 197/249, 79%) se fait le plus souvent après un sujet comme dans *elles faire* (Anna, stade 1, écrit). On la trouve aussi dans des phrases coordonnées sans répétition du sujet (**et I*, 43/249, 17%) comme illustré en (1).

(1) A vendredi il va à la marche à la marché et achet[e] trop beaucoup de robe (P06, stade 3, oral)

Ces productions pourraient correspondre à des imitations erronées de propositions coordonnées chez les natifs dans lesquelles le deuxième infinitif dépend de la première proposition (cf. exemple 2). La distance entre ce deuxième infinitif et le contexte syntaxique donné dans la première proposition est probablement trop grande pour que les apprenants réussissent à noter la dépendance entre ces deux propositions. Ils pourraient ainsi ne garder que le *et + infinitif*.

(2) Christelle et son copain vont boire un verre de vin et écouter un chanteur italien (Nat 05, native, oral)

Les 9 occurrences restantes (**I seul*) sont des infinitifs seuls sans sujet, produits en isolation (*manger* pour *elles mangent*).

4.2 Contexte semi-auxiliaire ou verbe + infinitif

Au total, 365 contextes pour un infinitif après un semi-auxiliaire ont été trouvés dans les données, 179 chez les natifs et 186 chez les apprenants. Dans 74% des contextes (138/186), les apprenants ont produit la forme de l'infinitif comme attendu. Dans les autres cas, ils ont soit produit une forme du présent (38/186, 20%) soit un participe passé (10/186, 5%). Chez les natifs, la production des contextes pour un infinitif est en principe correcte, mais on trouve deux participes passés à la place de l'infinitif.

Stade	Semi-auxiliaire	autre verbe	% infinitif	Semi-auxiliaire	autre verbe	Semi-auxiliaire	autre verbe
	+ infinitif			+ présent		+ participe passé	
1 écrit	3	0	50%	3	0	0	0
2 écrit	22	1	58%	8	2	6	1
3 écrit	71	20	79%	20	2	2	0
Natifs écrit	*52*	*0*	*96%*	*0*	*0*	*2*	*0*
1 oral	1	0	100%	0	0	0	0
2 oral	2	1	100%	0	0	0	0
3 oral	17	0	81%	3	0	1	0
Natifs oral	*78*	*47*	*100%*	*0*	*0*	*0*	*0*

Tableau 3: Formes produites après un semi-auxiliaire ou un autre verbe

Le tableau 3 montre les occurrences des formes produites après un semi-auxiliaire ou un autre verbe introducteur. Pour les apprenants, on peut constater que le nombre de contextes pour un infinitif est plus élevé à l'écrit, avec 161 contextes, qu'à l'oral, avec 25 contextes. Cette différence pourrait s'expliquer par le temps à disposition dans les deux modes de production. Le fait d'avoir plus de temps à disposition combiné au mode de production écrite permet de produire des constructions plus difficiles (Fayol 1997; Ågren 2008: 46).

En comparant les données des trois stades d'apprenants, on constate que le nombre de contextes pour un infinitif augmente avec le niveau. Au stade 3 le pourcentage de formes attendues de l'infinitif se situe autour de 80%. Alors qu'on voit une progression linéaire au niveau du nombre de contextes et de la proportion de production correcte à l'écrit, la production des contextes pour un infinitif ne semble commencer réellement qu'au stade 3 à l'oral. La production de tels contextes est donc plus tardive que la production des formes de l'infinitif; les formes apparaissent en effet tôt, mais sont produites de façon incorrecte directement après un sujet (cf. tableau 2).

Les verbes produits au participe passé sont principalement des verbes dont le participe passé et l'infinitif sont homophones, comme pour *aller* (4 occurrences; *elles vont allé*), *habiter* et *regarder*. Dans les deux cas il pourrait s'agir d'une confusion des deux formes, une erreur typique du français (Jaffré & Brissaud 2006). Mais chez les apprenants, on a également trois occurrences de participes passés irréguliers (exemples 3 à 5) ce qui indique que le problème n'est pas uniquement orthographique. Il pourrait s'agir d'un effet de fréquence dans le sens où la forme de l'infinitif serait trop rare pour ces verbes pour que les apprenants s'en souviennent facilement.

(3) allons êtu jolie (Beda, stade 2, écrit)

(4) je peux vu (Chloé, stade 3, écrit)

(5) il veut venu (P22, stade 3, oral)

La production de la forme du présent dans le contexte pour un infinitif est particulièrement importante au stade 3 et à l'écrit. A ce stade elle correspond à presque 20% des contextes. On voit ainsi que la construction "verbe + infinitif" devient productive à ce stade, mais qu'il reste des problèmes au niveau de la forme. Par contre, l'emploi de la forme du présent dans les contextes pour un infinitif est rare en production orale avec seulement 3 occurrences contre 35 à l'écrit.

Au total, la plupart des occurrences de la forme du présent ont été produites avec le verbe *rencontrer* (*veut renconte, voulent rancontre*). Pour un grand nombre de verbes, la forme produite est homophone avec le substantif dérivé du même verbe, (*danse, travail, voyage, rencontre*), ce qui suggère un possible effet de fréquence. Ces verbes sont souvent utilisés au présent en français et les substantifs sont des mots communs.

Mais l'erreur la plus intéressante est l'utilisation d'une forme conjuguée du présent à la place de l'infinitif avec quelques verbes irréguliers à l'écrit, par exemple *voulent partent* ou *veuvent prendent*. La production de telles formes ne correspond pas forcément à un problème au niveau de la finitude. Les résultats des tableaux 2 et 3 suggèrent en effet que les apprenants réussissent à faire la différence entre les deux contextes syntaxiques, du moins à l'écrit. Le problème pourrait être lié à la variété des formes des verbes irréguliers et la

faible fréquence de chacune d'elles comparé aux verbes réguliers en *-er*. D'un autre côté, comme on trouve aussi de ces formes avec les verbes réguliers (*travaillient, rencontrent, voyageons* et *voyages*), il pourrait s'agir d'une sorte de sur-conjugaison influencée par la fréquence des contextes du pluriel dans la tâche.

Le tableau 4 ci-dessous présente la liste des verbes utilisés pour introduire un contexte pour un infinitif. On voit une nette différence entre la production écrite et la production orale: le nombre de verbes et d'occurrences est plus important à l'écrit, même si on observe une augmentation au stade 3 à l'oral. Pour les cinq verbes les plus fréquemment utilisés, on constate une progression au niveau de la proportion d'infinitifs produits après ces verbes, avec un taux de réussite proche de 90% pour la plupart des verbes.

Stade	vouloir	aller	pouvoir	commencer	décider	autres verbes
1 écrit	0	2 (0%)	4 (50%)	0	0	devoir
2 écrit	18 (61%)	10 (50%)	4 (100%)	1 (100%)	2 (0%)	aimer, essayer, devoir, (se) faire
3 écrit	45 (64%)	15 (93%)	12 (83%)	22 (86%)	8 (88%)	aider de, aimer, demander de, devoir, (se) faire, forcer à, parler de, penser, réussir de, rêver de, voir
1 oral	1 (100%)	0	0	0	0	
2 oral	0	2 (100%)	0	0	0	penser à
3 oral	10 (70%)	8 (88%)	2 (100%)	0	0	

Tableau 4: Verbes introducteurs, occurrences (% d'infinitifs après)

4.3 L'infinitif comme complément circonstanciel

Les occurrences et les éléments introducteurs de l'infinitif dans un syntagme à fonction de complément circonstanciel sont présentés dans le tableau 5 avec un exemple en (6).

(6) Aprez elles a été a l´hotel elles vais a la plage *pour bronze…* (Cajsa, stade 3, écrit)

Au total, on trouve 90 contextes pour un infinitif dans une telle construction dont 36 de la part des apprenants. La plupart de ces contextes ont été produits à l'écrit et au stade 3 (25 occurrences). Le taux d'erreurs chez les apprenants est légèrement plus faible qu'après un verbe, avec 22% (8/36). On ne trouve par contre pas d'erreur chez les natifs. Les 8 formes incorrectes correspondent à des présents ou des participes passés, par exemple *pour mangé, pour mange, pour bronzont, pour vivent, pour dormi.* Le genre d'erreur est similaire à ce que l'on a vu à la section précédente au niveau des formes. Il est cependant plus

difficile de voir une systématicité dans le choix de ces formes. Les formes de la 3e personne du pluriel pourraient avoir été influencées par la tâche.

Stade	Infinitif	% infinitif	présent	participe passé
1 écrit	0	-	0	0
2 écrit	4 (pour)	50%	3 (pour)	1 (pour)
3 écrit	22 (pour: 20, sans: 1, après: 1)	88%	2 (pour)	1 (pour)
Natifs écrit	*27*	*100%*	*0*	
1 oral	0	-	0	0
2 oral	0	-	0	0
3 oral	2 (pour)	67%	1 (pour)	0
Natifs oral	*27*	*100%*	*0*	*0*

Tableau 5: Formes produites dans les contextes de l'infinitif comme complément circonstanciel

5. Discussion

Bien que l'infinitif soit la forme de référence pour désigner un verbe, l'emploi de celle-ci dans les contextes où elle est attendue est un défi pour les apprenants du français L2. Dans cette étude transversale et exploratoire, l'infinitif a été examiné d'une part en tant que forme et d'autre part en tant que contexte dans des données de production orale et écrite.

L'analyse de la production de l'infinitif en tant que forme dans les contextes pour une telle forme (*elle va manger*) et dans les contextes pour une forme du présent (*elle boire*) a montré que l'infinitif était utilisé dans les deux cas. Alors que le taux d'utilisation correcte de la forme de l'infinitif atteint 80% au stade 3 de Bartning & Schlyter (2004) à l'écrit, la progression est beaucoup plus lente et faible à l'oral, n'atteignant que 33% au stade 3. Cette sur-utilisation de la forme de l'infinitif dans les contextes du présent est une caractéristique des apprenants débutants et intermédiaires du français L2 et correspond à ce qui a été rapporté dans des études antérieures (Prévost 2009; Thomas 2009).

Les apprenants ont produit des formes de l'infinitif mais aussi du présent et du participe passé dans les contextes pour un infinitif après un verbe introducteur (*il veut / il décide de partir*) ainsi que dans les syntagmes ayant la fonction de complément circonstanciel (*pour bronzer*). Les constructions demandant un infinitif apparaissent au stade 1 et sont utilisées de manière productive déjà au stade 2 à l'écrit, mais avec un taux de réussite relativement bas (60%). Ce taux monte par contre à 80% au stade 3 à l'écrit comme à l'oral. Ces résultats indiquent que la production de l'infinitif là où il est attendu est une difficulté pour les apprenants débutants et intermédiaires, même pour ceux dont la L1 distingue les formes du présent de celle de l'infinitif contrairement à ce que suggérait Prévost (2009). Ils confirment l'observation de Bartning & Schlyter (2004) que la mise en place de la correspondance forme-fonction pour le présent comme pour l'infinitif demande du temps et que la production des

apprenants est caractérisée par la variation dans les deux contextes. L'important taux de production correcte des formes à l'écrit suggère que les difficultés rencontrées à l'oral ne reflètent pas des difficultés d'ordre syntaxique, mais qu'elles se situent au niveau de la correspondance forme-fonction comme l'avaient proposé Prévost & White (2000) dans le cadre de la *Missing Surface Inflection Hypothesis*.

En revanche, l'absence de correspondance en français entre l'écrit et l'oral pose problème aux suédophones: ils prononcent volontiers la forme *parle* avec un [e] final, ce qui ne permet pas de faire la différence entre le présent et l'infinitif. Et le [R] final des verbes irréguliers peut facilement être associé à une forme du présent – comme c'est le cas en suédois – d'autant plus que certains verbes fréquents dans les cours de débutants comme *préfère* se terminent justement en [R] au présent. En somme le système phonologique de la L1 pourrait contribuer à la variation dans la production des formes comme l'avait proposé Prévost (2009).

Même si les contextes pour un infinitif après un verbe introducteur étaient plus fréquents chez les apprenants que ceux dans un complément circonstanciel (infinitif après une préposition), les proportions de formes correctes, le genre d'erreurs et le faible nombre d'occurrences à l'oral étaient similaires dans les deux contextes, avec une progression légèrement plus importante pour le complément circonstanciel, présentant jusqu'à 88% de formes de l'infinitif au stade 3 à l'écrit. Les contextes ne semblent donc pas avoir d'incidence particulière sur les formes analysées ici. Les erreurs sur les prépositions et les marqueurs de l'infinitif ainsi que leur influence sur les formes produites mériteraient un examen plus détaillé dans une étude ultérieure.

Globalement, le développement des contextes pour un infinitif s'est avéré nettement plus rapide et plus productif à l'écrit qu'à l'oral, tant au niveau des occurrences que de la variété des verbes introducteurs, confirmant ainsi que le mode écrit permet la production de structures plus difficiles que le mode oral (Fayol 1997; Ågren 2008). Les contextes pour un infinitif sont en effet des contextes de l'ordre de la dépendance syntaxique, l'infinitif suit un verbe ou une proposition qui l'introduisent, ce qui est plus complexe qu'une structure sujet-verbe. Le développement linguistique à l'écrit suggère que les apprenants savent produire les formes attendues dans les deux contextes syntaxiques (présent et infinitif) au stade 3, mais que cela n'apparaît pas à l'oral, probablement en raison de la charge cognitive liée à ce mode de production. Certains de ces contextes sont peut-être dissimulés dans les sur-utilisations de l'infinitif, suggérant une éventuelle difficulté de production de verbes introducteurs à l'oral.

Les apprenants de ces corpus ont produit des erreurs typiques du français L2, tels que la confusion entre l'infinitif et le participe passé des verbes réguliers

(fréquente aussi en L1, cf. Jaffré & Brissaud 2006) ou l'utilisation de la forme du présent singulier à la place de l'infinitif. Pour les verbes réguliers, la plupart des formes du présent utilisées étaient homophones avec le substantif dérivé du même verbe, ce qui joue en faveur de l'hypothèse d'un effet de fréquence d'occurrences cumulé entre le verbe et le substantif. Pour les verbes irréguliers, les apprenants ont construit des infinitifs sur le modèle des verbes réguliers (*prender*) ou des participes passés inspirés d'autres patterns (*êtu*), des formes du présent singulier mais aussi des formes de la 3e du pluriel (*voulent partent, veuvent prendent*). En somme, les données de cette étude ont montré une variété d'erreurs sur ces verbes. Ces erreurs suggèrent que les formes des verbes irréguliers sont faiblement représentées en mémoire chez les apprenants L2 en début d'apprentissage. Ces verbes sont en effet caractérisés par une variété de formes, parfois même pour une même fonction comme par exemple *veut – veulent – voulons* pour le présent, mais aussi pour chaque verbe. La fréquence de chaque forme est donc basse comparé aux principales formes des verbes réguliers, entraînant un plus faible degré de représentation en mémoire (cf. *lexical strength* Bybee 2008). Pour les verbes fréquents au présent ou au participe passé, la forme de l'infinitif n'est pas forcément la plus fréquente ni la plus saillante. Les apprenants ont ainsi recours à des formes par défaut et à des formes créatives. Néanmoins, la production de formes de la 3e personne du pluriel du présent, une forme conjuguée et peu fréquente, à la place de l'infinitif est assez surprenante dans ce cas. Habituellement, les formes par défaut correspondent plutôt à des formes de base fréquentes, comme l'infinitif ou la forme du présent singulier (Thomas 2009, 2014). La tâche de narration utilisée dans la présente étude comporte de nombreux contextes pour un pluriel. Par conséquent, ces formes pourraient être particulièrement activées puis réutilisées comme forme par défaut par les apprenants. Dans cette optique, les formes par défaut seraient influencées à la fois par les différents niveaux de fréquence des formes (y compris la rareté d'une forme donnée comme par exemple l'infinitif du verbe *être*) et par l'activation récente de formes dans le cadre d'une tâche donnée. Cette hypothèse d'(auto-)amorçage (cf. McDonough et al. 2015) pourrait être exploitée dans une prochaine étude.

Cette étude est limitée par le fait que le développement présenté provient de données transversales et d'apprenants différents en production écrite et orale. Le développement de l'infinitif devrait être étudié dans d'autres corpus ainsi que de manière expérimentale dans le but de mieux comprendre les différents facteurs qui pourraient contribuer à la variation des formes dans ce contexte.

BIBLIOGRAPHIE

Ågren, M. (2008). *À la recherche de la morphologie silencieuse. Sur le développement du pluriel en français L2 écrit.* Thèse de doctorat, Université de Lund.

Arteaga-Capen, D. & Herschensohn, J. (2007). Marquage grammatical des syntagmes verbaux et nominaux chez un apprenant avancé. *Acquisition et interaction en langue étrangère* [En ligne], *25.* URL: http://aile.revues.org/2783

Ayoun, D. (2013). *The second language acquisition of French tense, aspect, mood and modality.* Amsterdam: John Benjamins.

Ayoun, D. (2014). The acquisition of future temporality by L2 French learners. *Journal of French Language Studies*, *24*, 181-202.

Bartning, I. & Schlyter, S. (2004). Itinéraires acquisitionnels et stades de développement en français L2. *Journal of French Language Studies, 14*, 281-299.

Ellis, N. C. & Collins, L. (2009). Input and second language acquisition: The roles of frequency, form, and function. Introduction to the special issue. *The Modern Language Journal, 93*, 329-335.

Fayol, M. (1997). *Des idées au texte. Psychologie cognitive de la production verbale, orale et écrite*, Paris: Presses Universitaires de France.

Gunnarsson, C. (2006). *Fluidité, complexité et morphosyntaxe dans la production écrite en FLE.* Thèse de doctorat, Université de Lund.

Jaffré, J.-P. & Brissaud, C. (éds) (2006). Morphographie et homophones verbaux. *Langue Française, 151*, Paris: Larousse /Armand Colin.

Herschensohn, J. (2001). Missing inflection in second language French: accidental infinitives and other verbal deficits. *Second Language Research, 17*, 273-305.

Howard, M. (2012). The development of verb morphology in the advanced learner variety: A longitudinal study of L2 French. *Chinese Journal of Applied Linguistics*, *35*, 153-174.

Lindholm, H. (1997). *Svensk grammatik. Svenska som främmande språk.* Lund: Kursverksamhetens förlag.

McDonough, K., Neumann, H., & Trofimovich, P. (2015). Eliciting Production of L2 Target Structures through Priming Activities. *Canadian Modern Language Review, 71(1)*, 75-95.

Perdue, C. (éd) (1993). *Adult language acquisition: cross-linguistic perspectives. Vol II: the results.* Cambridge: Cambridge University Press.

Prévost, P. (2009). *The acquisition of French. The development of inflectional morphology and syntax in L1 acquisition, bilingualism and L2 acquisition.* Amsterdam: John Benjamins

Prévost, P. & White, L. (2000). Missing surface inflection or impairment in second language acquisition: Evidence from tense and agreement. *Second Language Research, 16*, 103-133.

Riegel, M., Pellat, J.-C. & Rioul, R. [1994] (2009). *Grammaire méthodique du français.* Paris: Presses Universitaires de France.

Thomas, A. (2009). *Les apprenants parlent-ils à l'infinitif? Influence de l'input sur la production des verbes par des apprenants adultes du français.* Thèse de doctorat, Université de Lund.

Thomas, A. (2014). Le rôle de l'aspect lexical et de la fréquence des formes dans l'input sur production des formes du passé par des enfants apprenants du français L2 en début d'acquisition. *Canadian Modern Language Review / La Revue canadienne des langues vivantes, 70*, 1-27

Wall, K., Béhar, D., Ekman, M. & Kronning, H. (1999). *Bonniers franska grammatik.* Stockholm: Bonniers.